

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLÉANS, LUNDI MATIN, 7 JANVIER 1895

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
Bureau : No 323 rue de Chartres.
Entre Court et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING
INC. CO. LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La.,
as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS
LUNDI, 7 JANVIER 1895.

PREMIER DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE
Un an.....\$12 00
Six mois..... 6 00
Trois mois..... 3 00
Un mois..... 1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec
les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.
Un an.....\$3 00
Six mois..... 1 50
Trois mois..... 1 00
Un mois..... 30

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET —D'UNE— TOMBÉE.

—PAR—
EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INÉDIT.

DEUXIÈME PARTIE.

LA MARCHANDE À LA TOILETTE.

(Suite.)

—Son mal s'aggrave et il doit s'efforcer.
Je me fis un devoir de lui tenir compagnie
souvent et même de lui soigner.
—Mais il refusait les soins d'un médecin
sympathique que lui donnais et s'en montra
reconnaissant.

—Il souffrait horriblement, et tout an-
nonçait qu'il n'avait plus que quelques
jours à vivre. Son sommeil était troublé
par des cauchemars; il se débattait alors
contre d'effrayantes visions de sair,
quelques heures avant de mourir, il me
fit sa confession.

—Il me raconta que pour quelques
milliers de francs il avait obtenu de
cette fille appartenant à une riche
famille espagnole, qui avait été confiée à
une brave femme appelée Marguerite,
laquelle demeurait au Bourg de Saint-
Régis, dans le département de l'Aude. Il avait
regardé de faire précéder l'enfant en la
jetant au fond d'un précipice ou dans
une rivière, dépourvue de sa vieillesse.
—Mais il avait eu peur de la mort et
de tuer la pauvre petite; il avait cru
accomplir suffisamment sa mission en
laissant l'enfant, la nuit, dans une
cave à moutons, à un endroit qu'il me
montra.

—Bien qu'il n'eût pas commis le lâche
assassinat qu'on attendait de lui, le mal-
heureux n'en fut pas moins un grand
coupable de l'enfant et son abandon.
—Après cela, qui donna ordre de sair
rougé par les remords. Toujours il avait
devant les yeux sa petite victime, il
avait pu faire savoir à la femme de Saint-
Régis où elle retrouverait l'enfant
qu'on lui avait enlevé, mais
il était lié par un serment. Ce
maître serment se lui permettait de
se faire connaître le nom de la fami-
lle espagnole à laquelle appartenait
l'enfant, mais il eut pour lui dire
que la petite serait un jour héritière
d'une grande fortune.

—Qu'on vous dirait-je encore, madame
Prudence, cet homme étrange eut de-
voir me recommander la jeune Eugé-
nie, et moi, sans savoir si je pourrais
la servir, je lui fis la promesse de veiller
sur elle.

—Maintenant vous comprenez pour-
quoi, ayant appris que les papiers con-
cernant la riche fille appartenant à la
famille espagnole, je me mis à faire
valoir de chambre afin de me les ap-
proprier.

—Oui, oui, je comprends très bien, ré-
pondit Léonie; vous voyez dans ces pa-
piers votre frère et son nom de famille,
madame Prudence, et vous voyez
ce qui se passait cela que vous y voyez.

—Moi, si fille avec aigreur, je veux
aider cette jeune fille à rentrer en pos-
session d'une fortune dont on l'odieu-
sement dépossède.

—En vous faisant payer largement le
service rendu. Oh! je n'ai rien à dire
contre cela; toute peine mérite salaire.
Mais résumons la situation: Vous avez
les papiers dont vous ne pouvez rien
faire sans la jeune fille; moi j'ai la jeune
fille dont je ne peux rien faire, sans les
papiers.

—C'est juste.
—N'ont-ils pas agité l'un l'autre, et
vous l'avez si bien compris, ma-
dame Prudence, que vous m'avez pro-
posé de m'associer à vous dans cet
affaire.

—Et bien?
—En bien, madame Prudence, je suis
tout disposé à accepter l'association.

—L'homme et la femme restèrent un
instant silencieux, se regardant les yeux
dans les yeux.

XVIII

LES TRISTESSES DE GEORGETTE.

Forester avait un sourire singulier
sur les lèvres, et il n'était pas sans
agréer quelque peu la marchande à la
toilette.

—C'est elle qui reprit la parole.
—D'écouter, dit-elle, nous sommes associés.
—Pour une bonne action.
—Assurément. Dès à présent, une sorte
de pacte nous lie.

—Comme si nous avions signé un con-
trat dans l'état d'un mariage.
—Dans l'intérêt de notre entreprise,
disait-elle.

—J'ai confiance en vous, vous devez
avoir confiance moi. Mais en attendant
le succès de vos démarches et des
affaires, vous ne feriez grand plaisir en
me disant la part que j'aurai dans les
bénéfices de l'affaire.

—Je ne le sais pas, mon cher mon-
sieur Forester, et vous devez le com-
prendre, puisque cela dépendra de la
fortune que nous rendrons à la jeune
Eugénie et de la générosité avec la-
quelle elle reconnaîtra les services que
nous lui aurons rendus.

—C'est juste.
—Tout ce que je peux vous dire, c'est
que ni vous ni moi n'ayons à nous plaindre.
—Très bien, vous des paroles qui me
rassurent. Solement, madame Prudence,
de moi comme d'un homme.

—Dites, monsieur Forester.
—Nous avons beaucoup à attendre de
vous, mais d'écouter, madame Prudence,
je ne peux pas vivre de l'air du temps.
—Je comprends, vous m'invitez à dé-
clarer en votre faveur les jorons de ma
bourse.

—Tout simplement, madame Prudence.
—Je ne suis qu'une marchande de bi-
belots et, malheureusement, je ne suis
pas riche; cependant, si vous n'êtes pas
satisfait.

—Le nécessaire seulement, le strict
nécessaire.
—Forester, dites-moi où est la jeune
fille.

—En m'adressant de nouveau cette
question, madame Prudence, il semble
que vous ayez le désir de vous débar-
rasser de moi comme d'un importun.
—Par exemple!

—Que voulez-vous? Le malheur rend
suspicieux; cependant je ne grâcis
pas un homme qui se livre à de telles
questions. Je vous ai dit que j'étais
désolé de ne pas pouvoir vous rendre
de service; avez donc, je vous prie, un
peu de patience. Des demain, je vais
quitter Paris et me mettre à la re-
cherche de la jeune héritière; je ne re-
paraîtrai pas devant vous, je vous le
promets, sans pouvoir vous dire où se
trouve actuellement cette jeune fille.

—C'est bien, Forester, je n'insiste
pas.

—Je vous en remercie; mais j'insiste
moi, sur mon pressant besoin d'argent.
—Combien vous faut-il?

—Vous le savez et vous le voyez, je
manque de tout. C'est dans le midi que
je vais aller et venir; ne voudriez pas
que je sois obligé de me rendre à la
ville de Saint-Régis, dans le département
de l'Aude, pour aller chercher la jeune
fille?

—C'est bien, Forester, je n'insiste
pas.

Il arriva à Montbéliard et se deman-
da s'il avait fait le bien qu'il se proposait.
—Le succès de vos démarches et des
affaires, vous ne feriez grand plaisir en
me disant la part que j'aurai dans les
bénéfices de l'affaire.

—Je ne le sais pas, mon cher mon-
sieur Forester, et vous devez le com-
prendre, puisque cela dépendra de la
fortune que nous rendrons à la jeune
Eugénie et de la générosité avec la-
quelle elle reconnaîtra les services que
nous lui aurons rendus.

—C'est juste.
—Tout ce que je peux vous dire, c'est
que ni vous ni moi n'ayons à nous plaindre.
—Très bien, vous des paroles qui me
rassurent. Solement, madame Prudence,
de moi comme d'un homme.

—Dites, monsieur Forester.
—Nous avons beaucoup à attendre de
vous, mais d'écouter, madame Prudence,
je ne peux pas vivre de l'air du temps.
—Je comprends, vous m'invitez à dé-
clarer en votre faveur les jorons de ma
bourse.

—Tout simplement, madame Prudence.
—Je ne suis qu'une marchande de bi-
belots et, malheureusement, je ne suis
pas riche; cependant, si vous n'êtes pas
satisfait.

—Le nécessaire seulement, le strict
nécessaire.
—Forester, dites-moi où est la jeune
fille.

—En m'adressant de nouveau cette
question, madame Prudence, il semble
que vous ayez le désir de vous débar-
rasser de moi comme d'un importun.
—Par exemple!

—Que voulez-vous? Le malheur rend
suspicieux; cependant je ne grâcis
pas un homme qui se livre à de telles
questions. Je vous ai dit que j'étais
désolé de ne pas pouvoir vous rendre
de service; avez donc, je vous prie, un
peu de patience. Des demain, je vais
quitter Paris et me mettre à la re-
cherche de la jeune héritière; je ne re-
paraîtrai pas devant vous, je vous le
promets, sans pouvoir vous dire où se
trouve actuellement cette jeune fille.

—C'est bien, Forester, je n'insiste
pas.

—Je vous en remercie; mais j'insiste
moi, sur mon pressant besoin d'argent.
—Combien vous faut-il?

—Vous le savez et vous le voyez, je
manque de tout. C'est dans le midi que
je vais aller et venir; ne voudriez pas
que je sois obligé de me rendre à la
ville de Saint-Régis, dans le département
de l'Aude, pour aller chercher la jeune
fille?

—C'est bien, Forester, je n'insiste
pas.

ou put faire un riche héritier d'Es-
pagne, ou en l'honneur même faire as-
sés bien une princesse.

—Le succès de vos démarches et des
affaires, vous ne feriez grand plaisir en
me disant la part que j'aurai dans les
bénéfices de l'affaire.

—Je ne le sais pas, mon cher mon-
sieur Forester, et vous devez le com-
prendre, puisque cela dépendra de la
fortune que nous rendrons à la jeune
Eugénie et de la générosité avec la-
quelle elle reconnaîtra les services que
nous lui aurons rendus.

—C'est juste.
—Tout ce que je peux vous dire, c'est
que ni vous ni moi n'ayons à nous plaindre.
—Très bien, vous des paroles qui me
rassurent. Solement, madame Prudence,
de moi comme d'un homme.

—Dites, monsieur Forester.
—Nous avons beaucoup à attendre de
vous, mais d'écouter, madame Prudence,
je ne peux pas vivre de l'air du temps.
—Je comprends, vous m'invitez à dé-
clarer en votre faveur les jorons de ma
bourse.

—Tout simplement, madame Prudence.
—Je ne suis qu'une marchande de bi-
belots et, malheureusement, je ne suis
pas riche; cependant, si vous n'êtes pas
satisfait.

—Le nécessaire seulement, le strict
nécessaire.
—Forester, dites-moi où est la jeune
fille.

—En m'adressant de nouveau cette
question, madame Prudence, il semble
que vous ayez le désir de vous débar-
rasser de moi comme d'un importun.
—Par exemple!

—Que voulez-vous? Le malheur rend
suspicieux; cependant je ne grâcis
pas un homme qui se livre à de telles
questions. Je vous ai dit que j'étais
désolé de ne pas pouvoir vous rendre
de service; avez donc, je vous prie, un
peu de patience. Des demain, je vais
quitter Paris et me mettre à la re-
cherche de la jeune héritière; je ne re-
paraîtrai pas devant vous, je vous le
promets, sans pouvoir vous dire où se
trouve actuellement cette jeune fille.

—C'est bien, Forester, je n'insiste
pas.

—Je vous en remercie; mais j'insiste
moi, sur mon pressant besoin d'argent.
—Combien vous faut-il?

—Vous le savez et vous le voyez, je
manque de tout. C'est dans le midi que
je vais aller et venir; ne voudriez pas
que je sois obligé de me rendre à la
ville de Saint-Régis, dans le département
de l'Aude, pour aller chercher la jeune
fille?

—C'est bien, Forester, je n'insiste
pas.

les larmes trop longtemps retenues sou-
levèrent ses yeux et lui donnèrent une
vue plus claire.

—Le succès de vos démarches et des
affaires, vous ne feriez grand plaisir en
me disant la part que j'aurai dans les
bénéfices de l'affaire.

—Je ne le sais pas, mon cher mon-
sieur Forester, et vous devez le com-
prendre, puisque cela dépendra de la
fortune que nous rendrons à la jeune
Eugénie et de la générosité avec la-
quelle elle reconnaîtra les services que
nous lui aurons rendus.

—C'est juste.
—Tout ce que je peux vous dire, c'est
que ni vous ni moi n'ayons à nous plaindre.
—Très bien, vous des paroles qui me
rassurent. Solement, madame Prudence,
de moi comme d'un homme.

—Dites, monsieur Forester.
—Nous avons beaucoup à attendre de
vous, mais d'écouter, madame Prudence,
je ne peux pas vivre de l'air du temps.
—Je comprends, vous m'invitez à dé-
clarer en votre faveur les jorons de ma
bourse.

—Tout simplement, madame Prudence.
—Je ne suis qu'une marchande de bi-
belots et, malheureusement, je ne suis
pas riche; cependant, si vous n'êtes pas
satisfait.

—Le nécessaire seulement, le strict
nécessaire.
—Forester, dites-moi où est la jeune
fille.

—En m'adressant de nouveau cette
question, madame Prudence, il semble
que vous ayez le désir de vous débar-
rasser de moi comme d'un importun.
—Par exemple!

—Que voulez-vous? Le malheur rend
suspicieux; cependant je ne grâcis
pas un homme qui se livre à de telles
questions. Je vous ai dit que j'étais
désolé de ne pas pouvoir vous rendre
de service; avez donc, je vous prie, un
peu de patience. Des demain, je vais
quitter Paris et me mettre à la re-
cherche de la jeune héritière; je ne re-
paraîtrai pas devant vous, je vous le
promets, sans pouvoir vous dire où se
trouve actuellement cette jeune fille.

—C'est bien, Forester, je n'insiste
pas.

—Je vous en remercie; mais j'insiste
moi, sur mon pressant besoin d'argent.
—Combien vous faut-il?

—Vous le savez et vous le voyez, je
manque de tout. C'est dans le midi que
je vais aller et venir; ne voudriez pas
que je sois obligé de me rendre à la
ville de Saint-Régis, dans le département
de l'Aude, pour aller chercher la jeune
fille?

—C'est bien, Forester, je n'insiste
pas.

et, cependant, il y avait un fond de son-
nerie qui se faisait entendre et qu'on
pouvait entendre à peine.

—Le succès de vos démarches et des
affaires, vous ne feriez grand plaisir en
me disant la part que j'aurai dans les
bénéfices de l'affaire.

—Je ne le sais pas, mon cher mon-
sieur Forester, et vous devez le com-
prendre, puisque cela dépendra de la
fortune que nous rendrons à la jeune
Eugénie et de la générosité avec la-
quelle elle reconnaîtra les services que
nous lui aurons rendus.

—C'est juste.
—Tout ce que je peux vous dire, c'est
que ni vous ni moi n'ayons à nous plaindre.
—Très bien, vous des paroles qui me
rassurent. Solement, madame Prudence,
de moi comme d'un homme.

—Dites, monsieur Forester.
—Nous avons beaucoup à attendre de
vous, mais d'écouter, madame Prudence,
je ne peux pas vivre de l'air du temps.
—Je comprends, vous m'invitez à dé-
clarer en votre faveur les jorons de ma
bourse.

—Tout simplement, madame Prudence.
—Je ne suis qu'une marchande de bi-
belots et, malheureusement, je ne suis
pas riche; cependant, si vous n'êtes pas
satisfait.

—Le nécessaire seulement, le strict
nécessaire.
—Forester, dites-moi où est la jeune
fille.

—En m'adressant de nouveau cette
question, madame Prudence, il semble
que vous ayez le désir de vous débar-
rasser de moi comme d'un importun.
—Par exemple!

—Que voulez-vous? Le malheur rend
suspicieux; cependant je ne grâcis
pas un homme qui se livre à de telles
questions. Je vous ai dit que j'étais
désolé de ne pas pouvoir vous rendre
de service; avez donc, je vous prie, un
peu de patience. Des demain, je vais
quitter Paris et me mettre à la re-
cherche de la jeune héritière; je ne re-
paraîtrai pas devant vous, je vous le
promets, sans pouvoir vous dire où se
trouve actuellement cette jeune fille.

—C'est bien, Forester, je n'insiste
pas.

—Je vous en remercie; mais j'insiste
moi, sur mon pressant besoin d'argent.
—Combien vous faut-il?

—Vous le savez et vous le voyez, je
manque de tout. C'est dans le midi que
je vais aller et venir; ne voudriez pas
que je sois obligé de me rendre à la
ville de Saint-Régis, dans le département
de l'Aude, pour aller chercher la jeune
fille?

—C'est bien, Forester, je n'insiste
pas.

Elle souffrirait, elle, oh! elle souffri-
rait beaucoup; mais qu'importe! Elle se
doutait qu'il y avait des périls auxquels on
ne peut échapper qu'en s'en tenant droit.